De Gilberte Montavon à la « Gilberte de Courgenay », la naissance d'un mythe national

Autor(en): **Bregnard, Damien**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **104 (2001)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550176

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De Gilberte Montavon à la «Gilberte de Courgenay», la naissance d'un mythe national

Damien Bregnard

Intitulée «De Gilberte Montavon à la Gilberte de Courgenay», cette contribution entend étudier le passage, la transition de la personne (la jeune fille qu'était Gilberte Montavon) au personnage historique qu'elle est devenue.

Notre approche est centrée sur deux questions:

- pourquoi Gilberte Montavon et pas une autre?
- comment la personne est-elle devenue le personnage mythique que l'on connaît?

Ce travail n'est pas le fruit d'une étude approfondie sur Gilberte Montavon; il s'agirait plutôt de lancer des pistes de réflexion, des questions sur la «vie» du mythe Gilberte de Courgenay.

Même si Gilberte de Courgenay jouit d'une large notoriété en Suisse, elle n'en reste pas moins un personnage assez peu documenté. Nous avons eu recours aux sources suivantes:

- Archives privées écrites. Elles sont rares: livret de famille, lettre de Gilberte à son frère Paul relatant le déroulement de la première de la pièce de théâtre portant son nom (Zurich, 26 août 1939).
- Sources orales. Nous avons entretenu de nombreuses discussions avec Eliane Chytil-Montavon, nièce de Gilberte, qui tenait elle-même des informations de son père Paul (frère de Gilberte), et de la cousine de Gilberte, Marthe. Ces témoignages livrent des informations précieuses en l'absence – ou presque – de sources écrites, mais avec l'inconvénient pour l'historien que ces informations, «médiatisées», peuvent véhiculer une mythologie familiale.
- Nous avons pu compter sur des témoignages iconographiques intéressants (photos de famille notamment), que Mme Chytil a aimablement mis à notre disposition.
- La presse, régionale et nationale, constitue une source très intéressante pour évaluer, mesurer, parfois «en creux», la vitalité du mythe au long du XXe siècle.

• Journaux personnels de mobilisés. Le *Journal* du major Wilhlem Hugo Francke[1], édité, représente une source précieuse écrite par un officier instruit, disposant d'une chambre à l'Hôtel de la Gare, et qui était amoureux de Gilberte. Le journal de Francke donne un éclairage assez intime sur la vie à Courgenay et dans la famille Montavon. Malheureusement, rares sont les journaux personnels édités; il faudrait rechercher dans les archives cantonales – et peut-être même dans les greniers des descendants de mobilisés, ce que nous n'avons pas fait.

• En se fondant en partie sur les témoignages de la cousine Marthe, Eliane Chytil-Montavon, a brossé un tableau très chaleureux de la vie à l'Hôtel de la Gare durant la Première Guerre mondiale: «Trois cent mille soldats et une chanson», dans *Actes SJE*, 1979, pp. 125-142.

Les raisons de la célébrité

Pourquoi Gilberte Montavon, jeune fille d'extraction modeste (fille d'horloger reconverti en restaurateur), est-elle devenue célèbre alors qu'il existait tant d'autres filles de son âge qui, comme elle, ont dû rencontrer, côtoyer les soldats? Pourquoi elle et pas une autre?

Il faut se demander qui était Gilberte Montavon en 1914.

En 1914, Gilberte a le double avantage d'être jeune (dix-huit ans) et belle. Le second critère est toujours difficile à apprécier, mais les photos de famille montrent une Gilberte «plus jolie» que ses deux sœurs aînées, Fernande et Camille.

Son caractère rieur et plein d'entrain en fait une personne portée au contact, à la relation. Comme beaucoup d'autres, le major Francke voue une grande admiration – c'est un euphémisme – à cette jeune fille qu'il qualifie de «vive et loquace».

Gilberte apparaît également «pleine d'esprit» (« geistreich» selon le terme de Francke): elle sait jouer au bridge, une qualité dans le monde élitiste des officiers de l'époque. Par son origine, Gilberte gagne facilement la sympathie de la troupe, mais elle possède aussi des qualités qui lui permettent de fréquenter la société des officiers.

Dans le même registre, la jeune fille est relativement instruite: elle a effectué sa scolarité complète, soit huit années, ce qui n'était pas forcément commun dans une campagne ajoulote où les bras des enfants rapportaient de l'argent au ménage.

En outre, depuis son séjour en Suisse allemande, elle sait se faire comprendre des soldats et des officiers germanophones, avec sans doute un léger accent *welsche* qui doit ajouter encore à son charme… Un moyen de nouer des relations moins superficielles que la commande d'un demi de bière; et une autre façon de remonter le moral à ces Zou-

gois ou à ces Saint-Gallois perdus à l'autre bout de la Suisse, loin de leur mère ou de leur épouse. Il arrive même que Gilberte tape des lettres à la machine pour les officiers.

Mais surtout, c'est sa prodigieuse mémoire des physionomies qui la rend si sympathique aux yeux des soldats. Quand l'un d'eux revient à Courgenay, à nouveau mobilisé deux ou trois ans plus tard, elle se souvient de son nom, des paroles qu'ils ont échangées, de ses soucis également. Une figure amie et connue dans une région presque étrangère, quel réconfort!

Gilberte habite un lieu public, le lieu public par excellence: le café, en l'occurrence un hôtel, mais qui «fait bistrot». L'Hôtel de la Gare est plus qu'un débit de boissons, c'est d'abord une famille, qui doit sans doute rappeler aux soldats le foyer qu'ils ont laissé derrière eux. Madame Montavon mère, Lucine, s'occupe des fourneaux et des comptes tout en suivant d'un œil attentif les faits et gestes de ses filles qui servent les clients – une clientèle, par la force des choses, exclusivement masculine… La bière coule à flots des tonneaux que Gustave, le père, remonte de la cave. Quant aux «petits», Gustave et Paul, ils sont chargés d'animer la soirée en jouant du violon, de l'accordéon et du piano.

Elle n'est pourtant pas la seule, Gilberte! Dans toutes les auberges de tous les villages de toutes les régions occupées (ou protégées) par la couverture-frontière, on doit rencontrer de jeunes et sympathiques sommelières. Alors qu'est-ce qui distinguait Gilberte? Le major Francke nous donne un début de réponse. Par un dimanche du mois de novembre 1917, il décide d'aller rendre visite à deux vieilles connaissances de Porrentruy: «la Jeanne du Faucon» et «l'Estelle du Simplon» (Jeanne Michel et Estelle Juillard). Il est reçu très amicalement, mais «es fehlte das herzliche» (« il manquait le cœur»). Francke avoue sentir que deux ans se sont écoulés depuis leur dernière rencontre et qu'entre temps, bien d'autres officiers ont fréquenté ces lieux. Tandis que Gilberte, elle, n'oublie jamais…

Gilberte réunit un certain nombre de qualités intellectuelles, physiques, sociales, qui la font probablement ressortir du lot des jeunes filles de Courgenay, qualités qui constituent une condition nécessaire mais sans doute pas suffisante à la célébrité qui va s'emparer de la jeune fille.

Toutes les vertus de Gilberte n'auraient cependant pas suffi à la rendre célèbre. Comme beaucoup d'autres héros anonymes, elle aurait pu se trouver reléguée dans les oubliettes de l'histoire. Pourtant, de simple fille d'aubergiste, Gilberte va accéder au rang de personnage historique, par la grâce d'un de ces «coups de projecteur» de l'histoire (pour reprendre l'expression d'Hervé de Weck), qui mettra en lumière toutes ses qualités. Ce coup de projecteur, c'est la Grande Guerre ainsi que la mobilisation en Ajoie.

Dès l'annonce de la mobilisation, l'armée suisse s'installe, dans le Jura, à ses postes d'observation, tout près des lignes françaises et allemandes, où les soldats se terrent dans leurs tranchées. Les villages ajoulots – et leurs chaleureuses auberges – deviennent autant de lieux de stationnement pour les mobilisés.

Le «tournus» des troupes occasionné par les démobilisations et les relèves a pour conséquence qu'une grande partie des soldats suisses séjournent au moins une fois dans le Jura; et peut-être y rencontrent-ils Gilberte, à l'instar du major Francke.

C'est donc la conjonction des qualités de Gilberte et le défilé des troupes en Ajoie qui expliquent la notoriété de la jeune fille au sein de l'armée.

La naissance du mythe

Dans la troupe, on connaît Gilberte, c'est indéniable. On imagine assez bien que les soldats parlent entre eux de Gilberte, que certains se vantent de l'avoir rencontrée, on peut même imaginer que soient nés des «witz» et, pourquoi pas, un air, un couplet; mais rien de formalisé n'existe avant que le musicien Hanns in der Gand, «alerté» par la popularité de Gilberte, n'arrive à Courgenay.

Accompagné de son grand luth, In der Gand (fils d'immigré polonais), est ce que l'on a coutume d'appeler un barde. Sillonnant le pays, il recueille de vieilles chansons suisses et les transmet aux soldats pour qu'elles ne tombent pas dans l'oubli. De cantonnement en cantonnement, il anime les soirées de la troupe. La tradition populaire au service de la patrie, en quelque sorte…

Mais le musicien compose aussi de nouveaux airs. Le 22 février 1917, il joue et chante pour la II/44, dans la salle de l'Hôtel de la Gare à Courgenay. En référence à la mémoire stupéfiante de Gilberte, le musicien lui demande:

– Combien de soldats et d'officiers connaissez-vous, Gilberte?

– Trois cent mille soldats et tous les officiers! lui répond-elle.

Dans l'esprit du barde, la chanson est née!

Quelques mois plus tard, le 11 octobre, In der Gand est de retour à l'Hôtel de la Gare à Courgenay, avec en poche une chanson, *la* chanson, qui fera un véritable tabac dans la salle. Ce 11 octobre 1917 naît à Courgenay une chanson qui sera bientôt sur les lèvres des «trois cent mille soldats et tous les officiers».

Sans le savoir, Hanns in der Gand a posé la première pierre dans la «fabrication» du mythe «Gilberte de Courgenay», en rendant la jeune fille encore plus célèbre dans les milieux militaires. In der Gand a popularisé Gilberte au sein de l'armée.

Par la suite, dans l'entre-deux-guerres, les anciens mobilisés retourneront «en pèlerinage» avec leur famille dans ce lieu de mémoire qu'est devenu l'Hôtel de la Gare. C'est ainsi que le mythe entre dans les familles; Gilberte n'appartient plus seulement aux soldats mais à la nation tout entière.

Seconde Guerre mondiale: le mythe à son apogée

Si la chanson a popularisé Gilberte au sein de la troupe, le roman, le théâtre et – surtout – le cinéma achèveront de diffuser le mythe dans tous les foyers, à une époque et dans des conditions qui s'y prêtent tout particulièrement.

Face à la menace représentée par les totalitarismes (le nazisme tout particulièrement), les autorités fédérales, aidées d'une partie des milieux intellectuels, mettent tout en œuvre pour limiter l'action des forces centrifuges en Suisse. La culture se met au service de ce que l'on a appelé «la défense nationale spirituelle». Ce n'est pas un hasard si le major Paul de Vallière réédite en 1940 sa «somme» monumentale dédiée à l'histoire des Suisses au service étranger (*Honneur et Fidélité*), avec un avant-propos très patriote d'Henri Guisan; la première édition, précédée d'un avant-propos d'Ulrich Wille, datait de 1913. Dans les deux cas, il s'agit de renforcer la cohésion nationale avant l'épreuve. Ce n'est pas un hasard non plus si c'est en 1939 que Mgr Folletête réédite l'ouvrage de son père, *Le régiment de l'Evêché de Bâle au service de France*. Le préfacier, le colonel Alphonse Cerf, auteur de *La guerre aux frontières du Jura*, fait l'éloge des soldats du prince-évêque: «Sachons les imiter et même, si l'occasion s'en présente, les dépasser en grandeur et en héroïsme.» Voilà encore un exemple de réutilisation, à des fins patriotiques, d'un fait historique, mythifié.

C'est dans ce climat de réactivation des mythes suisses que paraît, en 1939 – 25e anniversaire du début de la couverture-frontière – le roman de Rudolf Bolo Maeglin[2] intitulé *Gilberte de Courgenay: ein Roman aus der Grenzbesetzung 1914 bis 1918*.

Le roman connaît un succès certain et, dans la foulée, Maeglin l'adapte pour le théâtre, qui doit aussi participer au rassemblement national. C'est ainsi qu'en août 1939, le Schauspielhaus de Zurich choisit *Gilberte de Courgenay: ein Stück aus der Grenzbesetzung 1914 bis 1918*, en guise d'ouverture de la saison 1939-1940. La pièce est mise en musique par Hans Haug, alors qu'on doit la mise en scène à Léonard Steckel et à Richard Schweizer, le scénariste du film *Fusilier Wipf* (1938). Le succès est immédiat, le théâtre ne désemplit pas: les huit représentations au

Schauspielhaus sont suivies de 125 au Corso de Zurich, 80 à Bâle, 50 à Saint-Gall… Lors de la première, Gilberte – la «vraie», pas la comédienne – est ovationnée, elle devient une véritable star, ainsi qu'elle l'écrit à son frère Paul, le 26 août 1939:

On ne peut plus entrer dans mon appartement tant il est encombré de corbeilles de fleurs, de bouquets à cravates rouge et blanc et je succombe sous le courrier qui m'est adressé de toutes parts (…). Après la représentation, quoique j'aie remercié et salué le public depuis ma loge, la foule n'a pas voulu s'en aller et j'ai dû descendre pour qu'on me voie de plus près! Je t'assure que j'ai transpiré une chemise!! (…) Impossible d'écrire plus longuement, mon téléphone marche sans interruption. Les fleurs, les livres, les cadeaux continuent d'affluer et voici huit jours que je ne dors plus, je ne bois plus, je ne mange plus! La soirée de jeudi s'est prolongée pour moi jusqu'à trois heures du matin et j'en ai marre…

C'est la rançon de la gloire! Après un tel succès, un film ne saurait tarder…

Il n'a en effet pas échappé à la sagacité de Lazar Wechsler, de la Praesens Film AG de Zurich, qu'en cette période d'inquiétude, l'uniforme rapporte gros. En 1938 déjà, la même compagnie a produit un film que le tiers des Suisses (1200000 personnes) a vu: *Fusilier Wipf*, le plus gros succès populaire du cinéma helvétique. Correspondant tout à fait aux préoccupations des Suisses de 1938, sensibilisés aux bruits de guerre, ce film très patriote fait l'apologie du citoyen-soldat campagnard. Même si le DMF ne l'a pas soutenu, *Fusilier Wipf* appartient au courant du cinéma instrumentalisé au service de la propagande officielle.

Car de passe-temps futile, le cinéma s'est mué en instrument déterminant de la politique culturelle officielle. En décembre 1939, on assiste à la création du Service des films de l'armée. La même année, le DMF produit *La Suisse en armes*, réalisé par Hermann Haller, qui a déjà réalisé *Fusilier Wipf* et qui sera plus tard le directeur artistique du film consacré à Gilberte; la musique de *La Suisse en armes* a été composée par Hans Haug, le même qui met en musique la pièce de théâtre *Gilberte de Courgenay*. *La Suisse en armes*, sorti sur les écrans quelques jours après la mobilisation, évoque une nation tout entière qui se mobilise dans une même volonté de défense. A l'hiver 1940 sort un documentaire sur l'historique et l'organisation de l'armée suisse, intitulé *Notre armée*, tourné également sous les auspices du DMF. Autre institution militaire, Armée et Foyer soutient, en 1940 toujours, le film d'Auguste Kern *Marguerite et les soldats*, qui ne rencontre pas le succès de *Gilberte de Courgenay*.

«Gilberte de Courgenay», entre récupération commerciale et ciment patriotique

C'est donc dans un contexte tout à fait favorable à la réception d'œuvres à caractère patriotique voire nationaliste que Lazar Wechsler, producteur à la Praesens, décide de frapper un grand coup commercial, en portant à l'écran la pièce de Rudolf Maeglin. Le jeune réalisateur lucernois Franz Schnyder, secondé par le directeur artistique Hermann Haller, se mettent au travail, sous le patronage du Don national suisse. Le tournage se déroule en février-mars 1941, les intérieurs en studio à Zurich, les extérieurs à Courgenay et dans les environs. Pour incarner Gilberte, la Praesens a choisi Anne-Marie Blanc, une jeune Romande habitant Zurich: elle parle allemand, mais avec ce léger accent qui fait toute la différence et le charme… En quelques semaines, ce rôle la propulse au firmament du cinéma helvétique.

Pourtant, la fabrication du film coûte très cher (Fr. 280000.–), à cause de l'utilisation permanente de toute une batterie, de la location des canons, des uniformes d'époque. Le Service des films de l'armée prête même Fr. 50000.– à la Praesens pour qu'elle puisse terminer le film. Ainsi donc, sans être véritablement un produit de l'armée (il règne même une concurrence farouche avec *Marguerite et les Soldats*), *Gilberte de Courgenay* ne s'inscrit pas moins dans la veine d'un cinéma qu'on qualifierait aujourd'hui de «politiquement correct». La Praesens récupère le mythe de Gilberte à des fins commerciales avant tout, mais en jouant sur la corde patriotique dans un contexte d'insécurité où, défense nationale spirituelle oblige, les autorités accueillent à bras ouverts un tel «ciment» de l'unité nationale. Et ceci à un moment où la Suisse commémore le 650e anniversaire de sa naissance. Ce n'est pas un hasard si c'est aussi en 1941 que sort le film *Landammann Stauffacher*, avec Heinrich Gretler.

Tel un *Fusilier Wipf* au féminin, le film consacré à Gilberte utilise la nostalgie de la guerre de 1914 pour évoquer indirectement les problèmes de l'heure. Le film est porté par son actrice vedette, Anne-Marie Blanc, incarnant avec talent une jeune fille souriante mais plutôt timide, qui ne correspond pas vraiment au caractère enjoué de Gilberte Montavon. Werner Sautter, le chef de la section film, déplore que le *Fusilier Wipf*, *Marguerite et les Soldats* ainsi que *Gilberte de Courgenay* répandent «dans notre pays l'impression que nos soldats s'occupent surtout de leurs amours, de leur bien-être et de leurs plaisirs».[3] Pour rectifier l'image romantique de la vie militaire que propagent de telles œuvres, le Service des films de l'armée réalise en 1941-1942 un semi-documentaire intitulé *Ceux d'en haut*, montrant un contact plus authentique entre soldats et habitants.

En raison du fait que le film a été tourné pendant la guerre et que, pour certaines scènes, de vraies compagnies ont été engagées, il faut projeter au général la copie finale, avant la première. Guisan s'en montre d'ailleurs fort satisfait. Malgré – ou à cause de – son côté fleur bleue, le film fait un «tabac» dans les salles; *Gilberte* pulvérise sa rivale *Marguerite*! Une part des recettes est versée en faveur de l'aide aux soldats mobilisés et de la propagande patriotique. Au Cinéma Terminus à Porrentruy, les premières représentations, en avril 1941, consacrent le triomphe du film et d'Anne-Marie Blanc.

Indéniablement, le cinéma constitue un vecteur de diffusion encore plus efficace que la chanson de la génération précédente. Le phénomène nous paraît révélateur d'une époque à laquelle l'image est en train de prendre le pas sur l'oralité.

Avec la Seconde Guerre mondiale, Gilberte Schneider-Montavon est devenue plus qu'une personne: célébrité nationale, elle accède au rang de personnage historique. En l'espace de deux ans, roman, pièce de théâtre et film de cinéma ont réveillé, avec *Gilberte*, «les souvenirs de la couverture-frontière de 1914-1918 [qui] font revivre le pèlerinage national des Rangiers».[4]

Conclusion

Si le souvenir de Gilberte a pu s'estomper quelque peu dans les années 1960-1970, la Question jurassienne et l'indépendance cantonale ont probablement contribué, en focalisant le regard de la Suisse sur notre coin de pays, à remettre Gilberte au goût du jour.

En 1989, à l'occasion d'un double anniversaire (respectivement 75 et 50 ans des mobilisations de 1914 et 1939), une troupe itinérante reprend la pièce de théâtre, qui n'a plus été jouée depuis 1953; le succès outre Sarine est total. Pour entretenir la vitalité d'un mythe, rien de mieux qu'un anniversaire, toujours prétexte à commémoration historique! Interprétée en dialecte suisse allemand, la pièce est jouée dans plusieurs dizaines de localités alémaniques. Car c'est dans cette partie du pays que Gilberte a toujours été la plus populaire, sans doute parce que tous les vecteurs du mythe (chanson, roman, pièce de théâtre et film) sont écrits ou joués en allemand. Assez régulièrement encore, la télévision suisse alémanique programme le film. En été 1998, le festival de cinéma en plein air de Wohlen (AG) inscrit *Gilberte de Courgenay* à son affiche, entre *Le patient anglais*, *James Bond* et *Titanic*... On ne saurait mieux témoigner de l'intérêt porté de nos jours encore à celle qui fit connaître partout en Suisse le nom du village de Courgenay.

Un mythe – c'est valable pour Gilberte de Courgenay – connaît des cycles de popularité, fonction des époques et des faits historiques. C'est la Seconde Guerre mondiale davantage encore que la Première qui fera de Gilberte un personnage mythique de l'histoire suisse. Le mythe Gilberte de Courgenay est né avec la Grande Guerre, il est devenu adulte avec la Seconde Guerre mondiale et il s'apprêtait à mourir avec le siècle.

La réfection d'un lieu de mémoire comme l'Hôtel de la Gare permettra-t-elle au mythe de reprendre son envol, en Suisse allemande comme de ce côté-ci de la Sarine ?

NOTES

[1]Wilhelm Hugo Francke, *A cheval zwischen Kavallerie und Unternehmung. Das Tagebuch von Wilhelm Hugo Francke 1914-1918*, Brugg, Verlag Effingerhof, 1994 (publié par Rainer von Falkenstein).

[2]Rudolf Bolo Maeglin (1898-1973), écrivain de drames, romans, nouvelles, *festspiele*.

[3]Lettre à la division Presse et radio, 24 avril 1941, citée par Hervé Dumont, dans *Histoire du cinéma*.

[4]Bernard Prongué, *Le Jura de l'entre-deux-guerres*.